La lettre du roi birman Alaungmintaya au roi de Grande-Bretagne George II (7 mai 1756)

Jacques P Leider

► To cite this version:

Jacques P Leider. La lettre du roi birman Alaungmintaya au roi de Grande-Bretagne George II (7 mai 1756). Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2011, 155 (1), pp.153-166. 10.3406/crai.2011.93114 . halshs-01869758

HAL Id: halshs-01869758

<https://shs.hal.science/halshs-01869758>

Submitted on 6 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La lettre du roi birman Alaungmintaya au roi de Grande-Bretagne George II (7 mai 1756) : la re-découverte du manuscrit en or et son contexte historique

Jacques P. Leider

Citer ce document / Cite this document :

Leider Jacques P. La lettre du roi birman Alaungmintaya au roi de Grande-Bretagne George II (7 mai 1756) : la re-découverte du manuscrit en or et son contexte historique. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 155e année, N. 1, 2011. pp. 153-166;

doi : 10.3406/crai.2011.93114

http://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2011_num_155_1_93114

Document généré le 02/03/2018

COMMUNICATION

LA LETTRE DU ROI BIRMAN ALAUNGMIN TAYA
AU ROI DE GRANDE-BRETAGNE GEORGE II (7 MAI 1756) :
LA RE-DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT EN OR ET
SON CONTEXTE HISTORIQUE,
PAR M. JACQUES LEIDER

Le manuscrit birman exceptionnel que j'ai le plaisir de présenter est une lettre écrite par le roi birman Alaungmintaya, fondateur de la dernière dynastie birmane, envoyée au roi de Grande Bretagne, George II, et datée du 7 mai 1756. Cette lettre fut inscrite sur une plaque d'or ornée de vingt-quatre rubis. Elle est la seule et unique lettre d'or royale birmane qui nous soit parvenue. Il s'agit d'un document extraordinaire d'un point de vue historique et culturel. On en présentera le texte, le manuscrit et son histoire ainsi que le contexte historique dans lequel la lettre fut écrite.

Depuis 250 ans, cette lettre sur feuille d'or se trouvait dans les collections de l'ancienne bibliothèque royale de Hanovre en Allemagne, à l'insu des chercheurs. George II lui-même l'avait envoyée à Hanovre en 1758, mais elle entra dans le registre comme une déclaration d'amitié d'un roi de l'Inde du Sud. Comme telle, elle figurait aussi dans un catalogue des collections royales datant du XIX^e siècle¹. Rappelons dans ce contexte que les rois anglais de 1714 à 1837 étaient issus de la Maison de Hanovre et à la fois George I et George II gardaient de très fortes attaches à leur pays natal. Une partie des collections de l'ancienne bibliothèque royale fut héritée par la bibliothèque d'État de Hanovre qui porte aujourd'hui le nom du savant Gottfried Wilhelm Leibniz.

En 2006, le conservateur responsable des manuscrits rares, Dr Friedrich Hülsmann, curieux d'en savoir plus sur ce manuscrit en or, m'envoya une photo de la première ligne du texte et sollicita mon aide pour lire et identifier la lettre à Hanovre. Ce que je fis avec plaisir et curiosité parce que je n'avais pas la moindre idée de quoi

1. E. Bodemann, *Die Handschriften der Königlichen Öffentlichen Bibliothek zu Hannover*, Hannover, Hahn'sche Hofbuchhandlung, 1867, p. 88-89.

il pouvait s'agir. Aubaine pour l'historien que de trouver un manuscrit rarissime et de s'en voir confier l'expertise et le commentaire historique !

Aussi surprenant que ce document original voué à l'oubli, le texte birman de cette lettre et une traduction anglaise de l'époque, connus depuis des décennies, n'avaient jamais fait l'objet d'une appréciation historique adéquate. Après une première inspection et un regard sur la littérature historique, je constatais que la signification de ce document diplomatique avait échappé entièrement à l'attention des historiens coloniaux anglais comme aux historiens modernes de la Birmanie. La lettre d'or est en effet un document historique de premier intérêt. Il s'agit d'un des documents les plus extraordinaires des échanges entre l'Asie et l'Europe, car il émane de l'initiative propre d'un roi de l'Asie du Sud-Est. C'est sans doute parce que les historiens de la Birmanie avaient fait peu de cas du message de la lettre, qu'aucun n'avait jamais posé la question où avait passé l'original.

La découverte de la lettre d'or m'imposait la tâche d'en permettre la connaissance au public autant que celle d'en reconstituer le contexte historique. Elle me poussa vers une recherche passionnante dans les archives anglaises et les sources historiques birmanes et n'entraîna rien moins qu'une ré-écriture nécessaire des rapports anglo-birmans de cette époque.

On décrira d'abord le manuscrit lui-même. La lettre fut écrite sur une feuille rectangulaire d'une épaisseur de 0,2 mm, aux dimensions de 54,7 par 8,5 centimètres. Elle pèse cent grammes. La pureté de l'or fin varie entre 95 et 98 pour cent. La lettre est décorée de vingt-quatre rubis provenant des mines de Mogok, situées au nord-est de la Birmanie. D'apparence oviformes remarquablement semblables, les rubis furent sertis et fixés sur deux minces rubans en or qui décorèrent les deux marges de la lettre. La lettre fut marquée d'un sceau royal également en or apposé sur la marge gauche. Elle fut enroulée et déposée dans un tube d'ivoire. Sur mon initiative, l'or, les rubis et l'ivoire ont fait l'objet d'analyses scientifiques menées par des instituts spécialisés et les résultats furent intégrés dans mon rapport final destiné à la Gottfried Wilhelm Leibniz Bibliothek².

2. J. P. Leider, *King Alaungmintaya's Golden Letter to King George II (7 May 1756)-The story of an exceptional manuscript and the failure of a diplomatic overture*, Hannover, Gottfried Wilhelm Leibniz Bibliothek, 2009. Téléchargeable sur : <http://www.noa-gwlb.de/CiXbase/gwlbdeposit/>.

D'après une description des scribes royaux, nous savons que le tube d'ivoire fut placé dans un tissu doré posé lui-même dans une boîte laquée scellée. Pour le transport, la boîte fut conservée ensuite dans un sac de brocante.

La lettre d'or n'est pas seulement rare, il s'agit d'une pièce unique, car il s'agit de la seule lettre de ce type qui nous soit parvenue. Par les sources birmanes nous apprenons qu'au XVIII^e siècle les rois birmans ont aussi envoyé de telles lettres en or à la cour impériale chinoise³. Autant dire que la lettre d'or sous cette forme exprime la marque du plus grand respect pour le souverain britannique. Il ne semble pas qu'à cette époque ou plus tard, à l'exception de celle que nous connaissons, les rois birmans n'en aient jamais envoyé à d'autres souverains. Toutefois les lettres en or ou en argent envoyées à l'empereur ne furent pas gardées dans les archives, mais étaient fondues tous les trois, quatre ans, l'or ou l'argent étant ainsi, si on peut dire, recyclé.

Qui était Alaungmintaya, le roi qui fit rédiger cette lettre ? Le roi Alaungmintaya, mieux connu dans les ouvrages occidentaux par son titre abrégé « Alaungphaya », est le fondateur de la dynastie Konbaung, la dernière dynastie birmane qui régna jusqu'en 1885, date à laquelle le colonisateur anglais mit fin à la royauté⁴. Né en 1715 dans les plaines du nord-ouest de la Birmanie centrale, Alaungmintaya, de son vrai nom, Maung Zeya, fut le chef d'une agglomération de villages centrée autour de Moksobo, cinquante kilomètres au nord-ouest de la ville moderne de Mandalay. Tout au long de sa jeunesse, il devait voir comment le pouvoir du roi de Birmanie établi dans sa capitale d'Ava était en train de se désagréger. La population était malmenée par les incursions des troupes de Gharib Newaz, roi du Manipur, et les seigneurs provinciaux refusaient d'obéir à leur souverain. En 1740, des seigneurs au sud du

3. Th. Kaung, « Palm-leaf Manuscript Record of a Mission Sent by the Myanmar King to the Chinese Emperor in the Mid-Eighteenth Century », *SOAS Bulletin of Burma Research* 6, 1-2, 2008, p. 3-18.

4. Le compte rendu qui suit se fonde sur les sources classiques birmanes du règne : Letwè Nawratha, *Alaungmintayagyi Ayedawpon*, Rangoon, Hamsawadi, 1900 ; Letwè Nawratha, « Alaungmintayagyi Athupatti Ayedawpon Yazawin (Vie et histoire du grand Alaungmintaya) », dans *Myanmar-min Ayedawpon*, Yangon, Yapye Books, 2005 ; Twinthin-taikwun U Htun Nyo, « Alaungmintayagyi Ayedawpon », dans *Myanma-min Ayedawpon*, Yangon, Yapye Books, 2005, p. 547-603 ; Letwè Nawratha, *Alaungmintayagyi Ayedawpon (Gestes du grand Alaungmintaya)*, copie dactylographiée d'un manuscrit sur feuilles de latanier, Mandalay, Université de Mandalay, manuscrit 327 ; Maung Maung Tin, *Konbaungzet Mahayazawintawgyi (Grande chronique royale des Konbaung)*, vol. 1, Yangon, Yapye, 2005.

pays firent sécession et recréèrent à Pegu le royaume de Hamsavati, un royaume dont la population était à majorité môn, donc ethniquement et linguistiquement différente des Birmans. Depuis ce moment, depuis 1740, la guerre entre le Nord, le royaume birman d'Ava et le Sud, le royaume môn de Pegu, devint incessante. Cette guerre, le Sud la soutenait plus facilement que le Nord, grâce au revenu du commerce maritime qui s'y poursuivait librement, notamment au port de Syriam, le principal port du pays, où à cette époque affluaient aussi les commerçants de la *Compagnie française des Indes orientales*⁵. La guerre prit momentanément fin en 1752, lorsque la capitale du nord, Ava, tomba aux mains des troupes d'invasion du Sud. Ce fut la fin de la dynastie de Nyaung-yan qui avait régné depuis le début du XVII^e siècle. Mais ce qui apparut comme un triomphe final après douze ans de guerres intestines se révéla comme un fardeau ingérable pour les envahisseurs. Le roi môn était incapable de soumettre durablement le vaste pays dont il venait de conquérir la capitale se trouvant dépourvu de moyens pour le gouverner. Assurément les Môn avaient trouvé des collaborateurs, chefs de village et seigneurs locaux qui se ralliaient à eux. Mais il y avait aussi des inconditionnels prêts à résister. Parmi eux le chef de Moksobo. Il regroupa autour de lui quelques centaines d'hommes et adopta le nom de « Alaungmintaya » qui veut dire « futur roi juste ». « Mintaya » est la traduction birmane du terme indien *dhammarāja*, appellation bien connue du roi en Inde et dans les pays indianisés. C'était un titre certes, mais il faisait figure, dans le contexte de l'époque, de « nom de guerre ». En s'appelant « Alaungmintaya », le chef de Moksobo inscrivit dans son titre un programme politique : rallier les Birmans, combattre les Môn et conquérir le pouvoir.

L'histoire des années suivantes, celles qui s'écoulent de 1752 à 1760, années qu'on appelle avec une simplification outrancière « règne » d'Alaungmintaya, fut celle de préparatifs ininterrompus pour faire la guerre, de ralliements d'hommes dans un pays déchiré par l'anarchie, de campagnes menées et maîtrisées sur des centaines de kilomètres, de combats par terre et sur l'eau des fleuves, mais une guerre de sièges surtout.

On peut distinguer trois phases. Une première phase s'étend de 1752 à 1755. Alaungmintaya mit en place son pouvoir souverain sur le centre du pays, chassa les troupes de l'envahisseur môn et reprit

5. Ph. Preschez, *Les relations entre la France et la Birmanie aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, France-Asie, 1967.

le contrôle de la vieille capitale. Il conclut des alliances avec les roitelets (*sawbwa*) shans de la périphérie montagneuse orientale appliquant un principe que nous retrouvons dans la belle formule de Victor Hugo : « Avant de s'agrandir au dehors, il faut s'affermir au-dedans. »

Ce n'est que durant une deuxième phase, de 1755 à 1757, qu'il mena des campagnes contre le royaume de Pegu. Il étendit d'abord son pouvoir sur les plaines de la vallée de l'Irrawaddi pour porter ensuite la guerre au sud du pays. Très rapidement il maîtrisa le réseau du delta du grand fleuve et entama le siège du port de Syriam, le principal port qui tomba en juin 1756. Après avoir successivement détruit les forteresses de Kamapi et Nyaung-bin, ses troupes marchaient sur la capitale Pegu. Le siège dura plusieurs mois et la ville fut finalement envahie au mois de mai 1757. Alaungmintaya termina cinq années de guerre avec un triomphe inégalé devenant le maître incontesté de la Birmanie.

La troisième phase du règne, les années 1758 à 1760, vit le roi tourner ses armes contre les rivaux traditionnels des souverains de Birmanie, le Manipur et le Siam. C'est lors de sa campagne contre Ayutthaya, la capitale siamoise, qu'il tomba malade et dut s'en retourner pour trouver la mort dans son propre pays. Sur les fondements de son royaume, ses fils qui lui succédèrent, menèrent une politique expansionniste et construisirent en trois décennies le royaume birman le plus fort de l'histoire. Faut-il s'étonner qu'en 1839 soit parue à Paris une biographie de Napoléon I^{er} sous le nom de ce roi birman⁶ ? Certes, si on apprécie à juste titre les qualités du chef militaire et du meneur d'hommes, on peut qualifier Alaungmintaya de Napoléon birman.

Sur ce fond qui résume la montée en puissance du roi Alaungmintaya, revenons aux années cruciales : 1755 et 1756. Lorsqu'Alaungmintaya embarqua ses troupes pour conquérir la vallée de l'Irrawaddi, la victoire n'était nullement assurée d'avance. Les Môn avaient une nette supériorité sur l'eau grâce à leur expérience et une batellerie nombreuse, ils disposaient de forteresses bien défendues et ils étaient surtout mieux équipés en armes et en munition. Les sources ne sont pas extrêmement précises à ce sujet, mais les rumeurs voulaient que les canons dont disposaient les troupes môn, leur aient été livrés grâce au bon vouloir du Sieur

6. M. le Baron de B*** [Charles Doris, de Bourges], *L'usurpateur, ou testament historique et politique d'Alompra, empereur des Birmans, dans l'Inde*, Paris, Germain-Mathiot, 1818.

Bruno, le représentant de la Compagnie des Indes orientales à Syriam. Il n'est pas surprenant dès lors que Alaungmintaya ait choisi de s'adresser à la East India Company, compagnie concurrente des marchands français, pour obtenir lui aussi, l'armement qu'il lui fallait pour poursuivre la guerre contre ses ennemis.

Rappelons aussi, pour bien saisir le contexte, les rapports tendus entre la Compagnie française des Indes orientales et la East India Company toutes les deux basées sur la côte du Coromandel en Inde du Sud. La Compagnie française de l'époque, ce fut celle de Dupleix, expansionniste, prête à se mêler de la politique locale, de soutenir à main armée un prétendant au trône contre un autre pour en retirer des avantages commerciaux et territoriaux. Des affrontements militaires avaient eu lieu entre Français et Anglais tout au long de la guerre de succession d'Autriche ; les rivalités persistaient après 1748 et les affrontements reprirent lors de la guerre de Sept Ans (1756-63). Mais la Birmanie, comparée à l'Inde et à son potentiel commercial, ne représentait pour les Français et les Anglais qu'une zone d'intérêts commerciaux et politiques secondaires. L'accès aux ports birmans présentait deux avantages : durant la saison des pluies, les voiliers européens pouvaient y trouver refuge se mettant à l'abri des tempêtes virulentes qu'elles risquaient d'endurer le long des côtes indiennes. Quant au commerce, le bois de teck était fort prisé pour la construction navale. Mais ce fut surtout la place dominante des Français au Pegu qui déplut aux Anglais. Le Sieur Bruno passait comme conseiller très écouté du roi et voilà la raison principale qui poussa la East India Company à vouloir fonder une colonie en Birmanie en 1752. Plutôt que de s'introduire diplomatiquement à la capitale avec des projets commerciaux, le gouverneur de la East India Company à Madras préféra envoyer quelques dizaines de colons et de soldats pour construire une forteresse et un comptoir à Negrais. Negrais était une île insalubre à l'extrême pointe du delta de l'Irrawaddi, loin de toute ville, loin des sources d'approvisionnement en nourriture et en matériaux de construction. Tout ce dont quoi les colons avaient besoin devait être apporté du Bengale ou de Madras, renchérissant considérablement les coûts de l'opération. Les espoirs commerciaux liés au nouvel établissement furent également vite déçus. Quand des représentants de la Company se rendaient à la cour pour faire la demande d'une implantation commerciale, après s'être fixés sur place *manu militari*, la cour était perplexe. L'implantation d'une colonie étrangère par la force n'était

évidemment pas en conformité avec les habitudes locales, mais surtout à quoi bon, disait-on aux Anglais, de s'établir à un endroit aussi éloigné de toute activité commerciale ?

Or c'est cette position d'isolement, à l'écart des centres du pouvoir dans le Sud, qui facilita à Alaungmintaya, au printemps 1755, l'envoi d'un ambassadeur pour entrer en contact direct avec les Anglais afin de leur acheter de la poudre, des canons et des fusils. Dans sa première lettre, datant d'environ début mars 1755, le roi rappela les bons rapports commerciaux de la Birmanie avec l'Inde et présenta un bref bilan de ses conquêtes. Il exprima l'espoir de voir renaître sous peu le commerce malheureusement perturbé par la guerre. La lettre ne contenait pas de demande expresse de vente d'armes, mais de telles demandes ont pu être formulées de vive voix. Le chef de l'établissement anglais, Henry Brooke, répondit avec bienveillance, mais sans ne s'engager d'aucune manière. Trois mois plus tard, en juin 1755, lorsqu'Alaungmintaya avait déjà sous son contrôle la plus grande partie du delta de l'Irrawaddi, une deuxième délégation birmane vint rendre visite à Brooke. À nouveau Alaungmintaya conjura l'amitié entre les marchands anglais et les rois birmans d'antan et expliqua très ouvertement les motifs de la guerre qu'il menait. Lui aussi, disait-il, considérait le Sieur Bruno comme un ennemi de son pays, et il lançait un appel au gouverneur de la East India Company de lui vendre le double des fusils et des canons que les Français avaient livré au roi de Pegu.

Comment la Compagnie anglaise réagit-elle à ces demandes ? D'abord faut-il dire, avec une certaine hésitation. La guerre entre Birmans et Mōns était toujours en cours et personne ne pouvait présager ni sa fin ni son vainqueur. D'un côté, l'initiative du roi birman offrait la possibilité de contrecarrer les intérêts français, mais d'un autre côté, tout engagement pro-birman devait mettre en péril les efforts de normaliser les rapports avec la cour de Pegu. De manière générale, on pourrait dire que plus on s'éloignait de la Birmanie, moins les dirigeants de la Compagnie trouvaient les bons motifs pour vendre des armes.

Brooke, le chef anglais de Negrais, était lui, enthousiaste et délégua un de ses officiers pour aller rencontrer le roi. Mais plutôt que de s'engager sur le sujet des demandes du roi, il avait formulé un projet de traité d'amitié qu'il voulait faire signer à Alaungmintaya. Le traité en question faisait état de concessions commerciales, mais aussi d'un engagement de la part des Birmans de tenir à l'écart la

Compagnie française ! Les Birmans n'avaient pas l'habitude de souscrire à ce type d'engagements politiques et de signer des contrats qui paraissaient comme une enfreinte à la liberté de chaque roi d'accorder des faveurs à sa guise. Alaungmintaya n'y accorda donc à peine son attention. Néanmoins, Brooke avait protégé les premiers ambassadeurs birmans menacés de représailles par des détachements môns et Alaungmintaya avait très favorablement accueilli à Rangoun un représentant de la Compagnie naufragé, actes de bienveillance mutuelle qui annonçaient un début prometteur des relations. Mais les mois suivants ne confirmaient pas les attentes du roi. Lors des attaques contre la forteresse de Syriam, plusieurs capitaines anglais apportaient leur soutien aux ennemis môns. Outre ces actes de trahison, les chefs de Négrais qui succédaient à Brooke avaient très peu de sympathie pour le côté birman et n'étaient pas prêts à s'engager sur la vente d'armes et la livraison de poudre à canon.

La East India Company voulait bien profiter des avances du roi à ses propres fins commerciales, mais elle n'était pas prête à aller jusqu'au bout des demandes du roi qui se faisaient particulièrement pressantes à mesure où la campagne finale contre les deux grandes villes du Sud, Syriam et Pegu, se préparait à Shwebo, la capitale birmane au nord. Nous ne savons pas quelles furent les réflexions qu'Alaungmintaya mena à partir de l'expérience de ses premiers contacts avec les Anglais. L'arrogance de certains marchands dans leurs échanges avec les Birmans et la lenteur avec laquelle les échanges progressaient devait le frustrer. Mais le roi n'était visiblement pas sous l'emprise de deux conseillers arméniens de sa cour, notoirement hostiles aux Anglais. Alaungmintaya avait décidé de miser sur les Anglais et personne dans l'immédiat n'allait l'en dissuader. Quand, au printemps 1756, il mena une armée considérablement augmentée par des forces auxiliaires sur la route des 700 km vers le sud, le roi préparait en parallèle une initiative diplomatique d'envergure. Comme quelques mois d'attente n'avaient pas produit les résultats qu'il escomptait, Alaungmintaya considéra qu'il ne suffisait pas de s'adresser aux seuls responsables de la East India Company en Inde ou en Birmanie pour faire prospérer les rapports mutuels. Il prit l'initiative inattendue et inouïe de s'adresser directement au souverain anglais qu'il ne connaissait pas et sur lequel il n'avait aucune information concrète. Initiative touchante, naïve presque, mais reflétant une vision des relations qu'il ambitionnait et une vue large qui dépassait visiblement à ce stade la

simple préoccupation de se procurer des armes à court terme. Au début du mois de mai 1756, il remit à un représentant de la East India Company quatre lettres, une première pour le chef du poste de Negrais, une deuxième pour le gouverneur de la Compagnie à Madras, une troisième pour le comité des directeurs de la East India Company à Londres et une quatrième, la lettre sur feuille d'or adressée au roi George II.

Quel est le message de ces quatre lettres dont la rédaction fut adaptée au rang de chacun, mais dont le contenu est essentiellement le même ? D'abord le roi déclarait qu'il venait d'accorder à la Compagnie anglaise le terrain que cette dernière lui avait demandé au port de Patheingyi à l'ouest du delta de l'Irrawaddy. C'était donner satisfaction à une des principales demandes anglaises. Ensuite, il formulait le souhait de voir renaître le commerce et la formation d'une alliance permettant de se porter mutuellement aide et secours en cas de besoin. Entre les lignes, mais à peine voilé, le roi se montrait prêt à passer sur l'illégalité de l'établissement anglais à Negrais alors que nous savons par ailleurs qu'il était tout aussi perplexe et sur le fond tout aussi opposé que ses adversaires de Pegu à cette implantation étrangère sur le sol du royaume. En somme, les lettres conjuguées constituaient une offensive diplomatique d'ouverture et de confiance.

Mais de cette belle initiative diplomatique birmane, il n'en résulta rien. Alaungmyintaya ne reçut jamais de réponse, même pas, si on fait exception d'un courrier tardif du gouverneur de Madras, un accusé de réception. Il est au moins possible d'apporter une réponse partielle à cette négligence des Anglais. D'abord il semble que les employés de la Compagnie ne savaient pas trop quoi faire de ces lettres qu'ils étaient peu empressés de transmettre. Après un passage inexplicable par le Bengale, elles furent ensuite envoyées à Madras avant d'être enfin transmises à Londres. En tout cas, il fallut presque deux ans avant que les lettres pour la direction de la Compagnie et le roi George II n'arrivent finalement à Londres, en mars 1758.

Les documents d'archives démontrent que l'approche de la Compagnie en ce qui concernait la gestion des relations politiques en Birmanie était et restait étroite. Elle était essentiellement liée aux préoccupations du moment (la guerre contre les Français !) et à la conclusion du traité que les Anglais avaient proposé dès 1755. Une « simple » lettre, même royale, ne pouvait jamais valoir un traité signé en bonne et due forme.

Ensuite il est vrai que les événements en Inde se précipitaient au cours de l'année 1756. Les Français étaient en train d'y perdre leurs bases territoriales et leurs avantages politiques et, au Bengale, la Compagnie sous l'initiative de Robert Clive se propulsait à la faveur d'une victoire militaire (à Plassey) aux commandes de l'administration fiscale de la province du Bengale. L'année 1756 figure, comme on le sait, le moment emblématique où naquit l'empire territorial de l'Inde britannique. Livrer des armes au roi de Birmanie ne paraissait pas comme une priorité et accorder l'oreille aux excellentes intentions de ce dernier dépassait probablement l'imagination des gestionnaires de Madras.

À Londres, lecture de la lettre fut donnée au comité des directeurs de la East India Company lors de la séance du 3 mars 1758 et son président transmet en personne la lettre d'or à la cour de George II. On sait que le président en question, John Payne, remit aussi une fiche avec des explications à l'intention du roi, mais on ne sait rien sur le moment où William Pitt remit au roi de Grande-Bretagne et de Hanovre la lettre d'or. Au grand malheur, à cet instant précis, la composition de la direction de la East India Company changea de fond en comble à la suite de nouvelles élections des actionnaires. En effet, le débat sur la politique à préconiser en Inde déchirait les milieux commerçants. Par rapport à la lettre du roi birman, la nouvelle direction décida de ne répondre qu'au cas où le roi George II lui-même formulerait une réponse officielle. Or il ne prit aucune initiative. Quel était en réalité – c'est la question qu'on peut se poser – l'état des informations dont le vieux roi, âgé de soixante-quinze ans, disposait sur ces contrées lointaines où ses sujets défendaient les intérêts britanniques, les siens et les leurs ? Tout ce que nous savons c'est que la lettre d'or fut envoyée le 28 mars 1758 avec le courrier hebdomadaire à Hanovre où elle fut alors enregistrée comme une lettre en provenance de l'Inde du Sud.

Au moment où George II reçut finalement la lettre d'or, le roi Alaungmintaya était parvenu au sommet de sa carrière. Depuis plus qu'un an, le royaume de Pegu était détruit et le roi s'affaira aux questions d'administration interne. N'ayant pas reçu de réponse de la part du roi anglais, il avait finalement cédé à la demande de sceller le traité anglais. Il fit cette concession à un moment où de toute manière, il n'éprouvait plus le besoin d'avoir une aide militaire quelconque. Il était désormais le maître absolu du royaume et se

sentait libre d'accorder gracieusement des faveurs. Toutefois le fait de ne jamais avoir eu de réponse de la part de George II l'avait irrité et il le disait ouvertement dans ses conversations. Pouvait-il en revanche espérer, au bout de toutes ses démonstrations d'ouverture, de patience et de bienveillance, la réémergence d'un commerce florissant entre l'Inde du Sud et les ports birmans ?

Hélas, quand le traité fut finalement approuvé par le roi et validé en août 1757, les employés de la Compagnie avaient déjà reçu l'instruction de fermer le comptoir de Negrais, de vider au plus vite les stocks de bois de teck et de se replier au Bengale. Mais ces opérations n'allaient pas se terminer en quelques mois... et la Compagnie ne voulait pas entièrement abandonner l'implantation. Là-dessus, le roi apprit en septembre 1759 que le lieutenant en charge du comptoir de Negrais avait livré des armes à des rebelles alors que le roi était en campagne militaire au nord. Une vague de colère, mêlée sans doute de l'amertume causée par tant de déceptions et de trahisures, s'empara du roi et il décida sur le champ la destruction du comptoir et du fortin de Negrais. Présenté dans des termes exagérés comme la « tragédie de Negrais » (d'après l'historien anglais D.G.E. Hall⁷), l'incident, tout compte fait assez mineur, entra dans les annales coloniales comme un exemple de la cruauté arbitraire des rois birmans.

Les conséquences de la dégradation des rapports furent graves. Pendant quarante ans, il n'y eut plus aucune communication officielle entre la East India Company et la cour birmane. On peut d'ailleurs aussi spéculer sur les effets lointains de cette situation d'échec dans la mesure où la mémoire des traîtres anglais n'a pas dû complètement s'estomper au gré des décennies.

Sur le fond de ce tableau où s'entremêlent l'histoire birmane et les rivalités franco-anglaises, la lettre d'or n'apparaît plus comme un objet de curiosité historique, mais à vrai dire comme un document exceptionnel de l'histoire diplomatique. Alors que nos archives regorgent de pièces qui documentent l'expansion européenne vers l'Asie, la lettre d'or est une des rares pièces qui établissent un lien en sens inverse. Un lien d'autant plus significatif qu'il est précisément un reflet de cette expansion de l'Europe.

7. D. G.E. Hall, « The Tragedy of Negrais », *Journal of the Burma Research Society*, 21, part 3, 1931.

Appendice : traduction du texte de la lettre d'or par l'auteur

« Nous Alaungmintaya, excellent roi grâce à nos mérites exceptionnels, maître de tous les seigneurs au parasol des villes royales des Mran-ma (Birmans), des Shans, des Yuan (Thais du Nord), des Manipuri et des Talaing (Môn) dans les pays Sunāparanta, Tambadīpa et Kamboza, seigneur des mines de rubis, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'ambre et de pierres précieuses, maître des éléphants blancs, rouges et de diverses couleurs, seigneur de la lance *cakra* en or, descendant de la lignée du soleil, seigneur du palais d'or, régnant sur la ville de Ratanapura-Ava et la ville d'or de Ratanasingha-Konbaung réputée comme Ayujjhapura, envoyons nos salutations cordiales au roi anglais qui gouverne la capitale anglaise entourée de villes telles Chenapattam (Madras), Bengale, Fort St David et Devikot.

Sous le règne de nos prédécesseurs, les Anglais et les Mran-ma (Birmans) faisaient autant de commerce qu'ils le voulaient. Le destin voulut qu'à la suite des troubles surgies dans le pays des Talaing, le commerce fut interrompu à un moment où votre Excellence envoya Monsieur Henry Brooke à Mawdin-Haingyi (Cap Nègre) pour s'établir aux confins de notre royaume. Nous l'avons appris après son arrivée et nous nous en réjouissons à la vue de rapports amicaux qui sont une des sept marques d'une ville fortifiée sous le gouvernement d'un roi souverain.

Donnant suite à la requête de Monsieur Henry Brooke, l'envoyé de Votre Excellence estimée, nous avons accordé un terrain à Pathein où vos navires pourront s'accoster à l'endroit même qu'il demanda. L'ordre royal certifié par mon sceau fut transmis à l'officier du roi anglais et ordre fut donné au gouverneur de Pathein de vous remettre le terrain.

Si de proches relations existent entre les rois de divers pays, ceux-ci peuvent se prêter assistance en cas de besoin, ce à quoi nous nous appliquons. Afin que notre amitié dure jusqu'aux temps de nos fils, petit-fils, arrière-petit-fils ainsi que les descendants de l'estimable roi anglais, nous avons fait parvenir à Votre Excellence le roi anglais qui règne sur la capitale anglaise, cette lettre royale rédigée sur une feuille d'or le dixième jour de la lune croissante du mois de *kason* de l'an *sakkarāj* 1118, un samedi. »

*

* *

MM. Franciscus VERELLEN, Jean-Noël ROBERT, Philippe CONTAMINE, Yves-Marie BERCÉ, M. Michel ZINK, Président de l'Académie, et M. Albert RIGAUDIÈRE, ainsi que M. Jean-Bernard de Vaivre et M^{me} Cécile Morrisson, correspondants de l'Académie, interviennent après cette communication.

LIVRES OFFERTS

M. Jean-Louis FERRARY a la parole pour deux hommages :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses éditeurs, Frédérique Biville, Jean-Claude Decourt et Georges Rougemont, le volume *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 37, Série épigraphique et historique 6, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008, 344 pages in-8°.

Ce volume publie les actes d'un colloque qui s'était tenu à Lyon du 17 au 19 mai 2004. L'idée, excellente, était de réunir linguistes et épigraphistes sur une thématique où chacun peut et doit profiter de l'expérience de l'autre. Les historiens du latin et du grec doivent prendre l'habitude de chercher dans les inscriptions une documentation d'une grande richesse, moins éloignée des pratiques langagières que ne le sont les textes littéraires, même si l'on doit toujours se rappeler que l'épigraphie, y compris l'épigraphie funéraire, obéit à des codes qui interdisent d'y voir un reflet exact de ces pratiques. Inversement, ceux qui étudient les inscriptions doivent mettre à profit la réflexion que la linguistique et la sociolinguistique ont développée en ce domaine, et être capables d'utiliser les outils qu'elle met à leur disposition. Un colloque ne suffira pas, bien entendu, à obtenir ce résultat, mais toute réunion, tout livre allant en ce sens ne peut qu'être accueilli avec bienveillance. Après deux articles introductifs, d'un historien (A. Rizakis) et d'une linguiste (Fr. Biville), le livre est divisé en deux parties, neuf communications consacrées à "Grec et latin en Orient", et cinq autres à "Latin et grec en Occident". Cette division, ainsi que je l'ai écrit dans mes conclusions, est en fait trompeuse, car deux des articles de la seconde partie concernent la traduction grecque des *Res gestae*, qui est une initiative de la chancellerie impériale, ou plutôt peut-être de la chancellerie du légat de Galatie, et qui n'a rien à voir en tout cas avec l'usage du grec en Occident. L'article de H. Solin sur la forme grecque des indications calendaires à Rome dans les inscriptions d'époque impériale s'ajoute à son importante production scientifique sur l'épigraphie de la ville de Rome, mais on sait combien, de ce point de vue, la capitale de l'Empire, *épitomè*